

« Les arbres », un texte en prose d'Ana María Matute, romancière espagnole née à Barcelone en 1925 à Barcelone, où elle meurt en 2014. Un regard poétique et émouvant.

Le cercle de botanique du lycée Pothier vous propose de partager des textes de grands auteurs et autrices amoureux des arbres et des fleurs. Ouvrons une fenêtre sur l'univers d'Ana María Matute qui fut finaliste, à l'âge de vingt-trois ans, du prestigieux prix Nadal en 1948 pour son premier roman et reçut le prix national de Littérature infantile et juvénile en 1984. Elle siégea à la *Real Academia española* de 1996 à sa mort, et en 2010 fut la troisième femme à recevoir le prix Cervantes.

Extrait de « *El río* », 1963, un livre autobiographique.

Revenue après onze ans d'absence, la protagoniste découvre que le paysage de l'enfance a disparu sous les eaux d'un barrage.

El tiempo, que todo le vuelve ceniza,
parece detenerse ante los árboles,
y, como el viento, los abraza y se va.

Ellos crecen ante nuestros ojos, pero nosotros
no nos damos cuenta.

Alargan sus ramas al cielo
y no envejecen.

Acaso, un día, alguien dice:
“Ese árbol ha muerto.”

Y entonces nos damos cuenta,
de un modo brusco, total,
de que el árbol ha dejado de vivir,
vivre,

de que sólo es un altivo cadáver
en pie.

Se deja arrollar cuerdas, cercenar.

Cae sin dolor,
levanta un polvo
leve, caliente, l

y desaparece con su gran dignidad
inmaculada.

Nadie puede humillar a un árbol.

Nadie le ha visto nunca agonizar.

He amado siempre a los árboles
y siento su nostalgia.

Recuerdo a un árbol alto que se elevaba
raramente solitario al principio del camino
que iba desde el prado al jardín alto de la casa.

Era un chopo de la clase llamada
“Carolina”

con el tronco grueso y nudoso
y las hojas muy grandes, que plantó
un hermano de mi madre cuando era pequeño.

Le temps qui transforme tout en cendres,
paraît s'arrêter devant les arbres,
et, comme le vent, il les embrasse
et puis s'en va.

Ils grandissent sous nos yeux, mais nous
ne nous en rendons pas compte.

Ils font monter leurs branches vers le ciel
et ne vieillissent pas.

Il arrive qu'un jour, quelqu'un dise:
« Cet arbre est mort. »

Et c'est alors que nous réalisons,
de façon brutale, totale,
que l'arbre a cessé de

qu'il n'est plus qu'un cadavre sur pied,
en hauteur.

Il nous laisse enrouler des cordes, couper.

Il tombe sans douleur,
soulève une poussière
légère, chaude,

et disparaît avec sa grande dignité
immaculée.

Personne ne peut humilier un arbre.

On ne l'a jamais vu agoniser.

J'ai toujours aimé les arbres
et me sens nostalgique.

Je me rappelle un arbre haut qui s'élevait
bizarrement solitaire, au début du chemin
qui allait du pré au jardin haut de la maison.

C'était un peuplier de ceux que l'on appelle
américains

avec un tronc gros et noueux

et des feuilles très grandes, que planta
un frère de ma mère lorsqu'il était petit.

En el tiempo en que yo lo conocí,
me parecía el mástil de un barco gigante
y extraño.

Muchas veces, de niños,
habíamos jugado a barcos debajo de aquel árbol,
o nos habíamos tendido
bajo sus ramas,
cuando volvíamos del río
o de cualquier correría,
para sosearnos antes de entrar en casa
y que no advirtieran en nuestra expresión fatigada
las andanzas.

Aquel árbol era para mí
algo natural y solemne, inmune
y sabiamente instituido.
Inmutable como el sol,
no sospechaba cuándo había nacido
ni jamás pensé
que un día podría morir.
Sin embargo, una mañana, mi abuelo dijo,
señalándolo con el bastón :
"Ese árbol está muerto."
Fue para mí como una revelación.
De golpe me di cuenta de que había crecido,
de que ya no era una niña.
De que faltaban seres, objetos,
sensaciones
e incluso sueños, a mi alrededor.
De que ya nadie se tendía junto a aquel tronco
para mirar correr a las nubes,
entre las hojas, como huyendo
hacia un desconocido país.
Sentí un dolor hasta entonces desconocido.
Un dolor vivo,
y sin embargo, me atrevería a decir que
bienhechor.

Mi abuelo mandó derivar el árbol.
Presenció la escena
subida al muro de piedras
que rodeaba la chopera.
Golpearon su base con las hachas,
le rodearon el cuerpo con una soga.
Había algo grande y triste, como de martirio,
en todo él.
El árbol no perdió ni un momento
su apostura, su gran altivez,
en su hermosa muerte.

A l'époque où je le connus,
il ressemblait au mât d'un bateau géant
et étrange.

Enfants, nous avions souvent
joué aux bateaux sous cet arbre,
ou bien nous nous étions allongés
sous ses branches,
lorsque nous revenions de la rivière
ou de nos cavalcades,
pour nous calmer avant de rentrer chez nous
et que personne ne devine nos aventures,
en voyant nos mines fatiguées.

Cet arbre-là était pour moi
quelque chose de naturel et de solennel,
invulnérable et créé avec sagesse.
Immuable comme le soleil,
je ne savais pas quand il était né
et il ne me vint jamais à l'esprit
qu'il mourrait un jour.
Cependant un matin, mon grand-père dit
en le désignant de sa canne :
« Cet arbre est mort. »
Pour moi ce fut comme une révélation.
Tout à coup je compris que j'avais grandi,
que je n'étais plus une enfant.
Qu'il manquait des êtres, des objets,
des sensations
et même des rêves, autour de moi.
Que personne ne viendrait plus s'allonger
à côté de ce tronc pour regarder
entre les feuilles courir les nuages,
comme en fuite vers un pays inconnu.
Je sentis une douleur jusque-là inconnue.
Une douleur vive
et j'ai pourtant envie de dire qu'elle était
bienfaisante.

Mon grand-père fit abattre l'arbre.
J'assistai à la scène
du haut du mur en pierres
qui entourait la peupleraie.
Ils frappèrent la base du tronc de leurs haches,
enroulèrent une corde autour de son corps.
Il y avait quelque chose de grand et de triste
en lui, comme s'il était un martyr.
L'arbre ne perdit rien de sa prestance,
de sa grande hauteur,
lors de sa belle mort.

Los golpes de las hachas
sonaban claros en la mañana.
Dolían y hacían bien a un tiempo.
"Ojalá -me dije- se hiciera siempre así,
connigo."
Deseé entonces que las malas nuevas,
que los acontecimientos amargos,
que la muerte, me llegaran de golpe,
valientemente,
sin anuncios lentos y falsamente caritativos.
Si la muerte o el pesar nos llegasen
como llegan al árbol,
nunca envejeceríamos.

Les coups de hache
résonnaient dans le matin clair.
Ils faisaient du mal et du bien, en même temps.
« Pourvu que l'on procède toujours ainsi,
à mon égard » -me dis-je.
Je souhaitai alors que les mauvaises nouvelles,
que les événements amers,
que la mort, m'arrivent d'un coup,
avec courage,
sans annonces lentes et faussement charitables.
Si la mort ou le malheur nous arrivaient
comme ils arrivent à l'arbre,
nous ne vieillirions jamais.

Vers 1903, Gustav Klimt peint l'orage approchant du grand peuplier.



Gustav Klimt, « Le grand peuplier »

Sur Ana María Matute, consulter le site Instituto Cervantes en ligne <https://www.cervantes.es>
https://www.cervantes.es/bibliotecas_documentacion_espanol/creadores/matute_ana_maria_1.htm